

Marie-Claude Arbaudie et Gorune Aprikian présentent

Céline SALLETTE

Eric CARAVACA



ICI-BAS

un film de Jean-Pierre DENIS

Marie-Claude Arbaudie et Gorune Aprikian présentent

ICI-BAS

un film de Jean-Pierre DENIS
avec Céline SALLETTE et Eric CARAVACA

DURÉE 1H40

presse **MAGALI MONTET**

T. 01 48 28 34 33 - M. 06 71 63 36 16 - magali@magalimontet.com
Jonathan Fisher - M. 06 60 28 84 59 - jonathan@magalimontet.com

distribution **PYRAMIDE**

5, rue du Chevalier de St-George - 75008 Paris
T. 01 42 96 01 01 - distribution@pyramidefilms.com

AU CINÉMA LE 18 JANVIER

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PYRAMIDEFILMS.COM

S Y N O P S I S

*Fin 1943 sous l'occupation, **Sœur Luce**, une religieuse à la dévotion et au dévouement exemplaires, est infirmière à l'hôpital de Périgueux.*

*La rencontre d'un aumônier, **Martial**, passé dans les rangs du maquis et à la foi profondément ébranlée, bouleverse son existence. De l'amour du Christ à celui d'un homme, Sœur Luce vit une passion pour laquelle elle finit par quitter le couvent et ses sœurs.*

Mais elle se heurte vite au mur de la réalité et des passions. Trahie, Sœur Luce se sent abandonnée des hommes et de Dieu...

Un matin, à la Poste centrale, des employés membres d'un réseau de la Résistance interceptent un courrier anonyme à l'adresse de la Kommandantur...

ENTRETIEN AVEC
JEAN - PIERRE DENIS

« Ici-bas » est inspiré d'une histoire vraie qui s'est déroulée en Périgord en 1943. Comment avez-vous eu connaissance de cette histoire ? En quoi y avez-vous trouvé matière à un film ?

C'est au cours de rencontres avec des résistants, en vue de la réalisation d'un film documentaire sur les maquis en Périgord, que j'ai découvert cette histoire. J'ai été immédiatement frappé par sa dramaturgie, au sens classique du terme, par la richesse des questions existentielles, morales, politiques, religieuses qu'elle soulevait.

Sœur Luce s'appelait en réalité Sœur Philomène. Pourquoi avoir changé son nom ?

Au nom de la fiction qui s'inspire de faits réels mais ne prétend pas retracer « l'affaire de Sœur Philomène » à l'origine du drame. Autant, dans l'affaire Papin, pour « Les Blessures Assassines », je disposais d'éléments (procès, écrits, travaux de psychiatres), autant là j'avais moins de matériel pour travailler dans l'intime des personnages, dans le creux du fait divers.

Pour la même raison, je me suis refusé à tourner

sur les lieux mêmes du drame liés à cette histoire, par respect pour la mémoire et pour les familles des trente-quatre jeunes maquisards torturés et exécutés par les nazis.

Comment était Sœur Philomène ? Vous avez vu des photos d'elle ?

Je n'ai pas vu de photos d'elle, un des résistants qui a vécu cette affaire m'a rapporté qu'elle était très belle, sans âge. Selon le témoignage d'une sœur de sa congrégation, les sœurs de Sainte-Marthe, elle était une femme élégante dans sa tenue de religieuse et « avait de l'allure ». Avant qu'elle ne dénonce « des mauvais Français », elle n'aurait jamais manifesté le moindre zèle pour le régime de Vichy. Capturée puis interrogée par les maquisards, elle s'est enfermée dans « son secret » et a déclaré « mériter la mort »...

Diriez-vous que Sœur Luce est une héroïne racinienne ?

Sœur Luce est dans la ligne de l'héroïne racinienne en ce que chez elle l'amour est une force irrésistible incontrôlable, mais le glissement de l'amour sacré à l'amour profane ici la singularise. Ce qui est également racinien chez elle, c'est l'amour qui devient souffrance et qui peut amener l'héroïne jusqu'à provoquer la destruction de l'être aimé. De « La souffrance du jeune Werther » de Goethe à « Fragments du discours amoureux » de Roland Barthes, beaucoup d'œuvres m'ont aidé dans ma réflexion sur ce processus de fuite en avant amoureuse destructrice.

On est en empathie avec Luce malgré l'acte qu'elle commet.

Quelle que soit la personnalité de l'héroïne ou la monstruosité de l'acte commis – j'ai déjà éprouvé cela pour Christine Papin dans « Les Blessures Assassines » – je pense qu'aucun auteur n'échappe à un certain attachement à son personnage.

Mais accompagner l'héroïne dans son parcours n'est pas chercher à l'aimer ou à la faire aimer. Sœur Luce s'est imposée à moi comme une femme qui dit « je », dont personne ne tient la main lorsqu'elle prend la plume et qui décide de son sort.

Je crois que ce phénomène d'empathie passe plutôt par le fait que le film s'attache à comprendre, à éclairer le cheminement intérieur d'un personnage en nous renvoyant également à notre part d'ombre.

Comment décririez-vous l'évolution de son état entre passion mystique et passion charnelle ?

Dans la progression et l'évolution du personnage de Sœur Luce, je m'attache à traduire, à partir de sa rencontre avec Martial, un trouble puis un désordre qui s'installe, inconnu pour elle. Sœur Luce veut savoir, questionne la Mère, mais restera sans réponse. Au bout de ce glissement qui s'opère, de l'amour du Christ à celui d'un homme, j'ai provoqué cette situation où l'émoi de l'un et la détresse de l'autre aboutissent à un acte d'amour brutal et douloureux. Le lendemain de cette étreinte, elle reste dans le culte du Seigneur et dans la prière. Elle ne sait pas ce qu'est l'amour physique.

En écrivant cette histoire, je savais que la première fois qu'elle ferait l'amour, cela serait très douloureux et qu'elle pleurerait. L'amour de Sœur Luce est au-delà : elle est dans une relation amoureuse imaginée et sublimée. C'est en cela d'ailleurs que cette relation est vouée à l'impasse. Hors de son monde clos (le Christ, le couvent, l'hôpital) Sœur Luce éprouve une certaine difficulté à appréhender la réalité extérieure et demande à Dieu, depuis toujours à ses côtés, de l'éclairer, de la guider.

Comment appréhendez-vous l'aumônier Martial ?

On en sait peu sur lui sinon qu'il a survécu à la guerre ; je l'ai construit dans la fiction. C'est un personnage complexe, lui aussi. Luce c'est l'amour de Dieu, lui c'est l'amour du prochain. Il vient d'une bonne famille, il est attiré par les Lettres, les Lumières. Son idéalisme n'a pas résisté à la dévastation de la guerre. Il préfigure le prêtre ouvrier. Sa foi vacille à cause du chaos, de la guerre. Comme Luce, il a eu une éducation qui ne prépare pas à la vie amoureuse ou à la relation. Trop préoccupé par lui-même, il est dans l'incapacité de répondre à la demande de Sœur Luce ; je pense d'ailleurs qu'aucun homme n'est capable de répondre à une telle demande amoureuse qui bascule de Dieu à l'être humain.

Par le choix de ce titre « Ici-bas », que vouliez-vous communiquer ?

L'écriture de ce scénario m'a mené du ciel aux abîmes et c'est par là que m'est venu ce titre. En ouvrant et en terminant le film par l'image d'une

source qui bat, je pense avoir voulu inscrire cette histoire et même l'Histoire dans ce temps éphémère du passage de l'homme ici-bas.

Cette histoire est très ancrée dans son décor, le Périgord où vous avez tourné. Ce décor était important pour vous ?

Depuis ma première réalisation, « Histoire d'Adrien », j'ai eu le souci d'ancrer tous mes films sur leur territoire : « Champ d'Honneur » en Alsace et Périgord, « Les Blessures Assassines » au Mans sur les lieux de l'Affaire Papin, « La Petite Chartreuse » dans la région de Grenoble. C'est peut-être plus une quête d'identité que d'authenticité, mais quelque chose qui s'impose à moi dans la mesure où souvent la nature, les lieux, leur géographie s'inscrivent comme acteurs ou participent à la respiration de l'histoire racontée. Il est très important pour moi de pouvoir partager ou communiquer dans cette approche des lieux avec mes chefs de poste. Claude Garnier, la chef opératrice, a pu ainsi saisir et m'offrir un plan sublime : une ombre glissant et enveloppant tout un vallon, plan intégré dans la séquence de l'exécution de Sœur Luce.

On peut voir une filiation entre les héroïnes des « Blessures Assassines » et d'« Ici-bas ». Qu'est-ce qui vous attire dans ce type de personnages ?

Il est certain qu'il existe quelques « constantes » entre les deux héroïnes, à savoir par exemple que ce type de récit se décline au nom du Père (absent), et que Sœur Luce comme Christine Papin

élimine à un moment les « ministres » pour n'avoir plus qu'un interlocuteur unique : Dieu. Mais pour moi, la comparaison s'arrête là, ne serait-ce qu'en raison d'une pathologie (paranoïa et schizophrénie) marquée chez Christine Papin. Ce qui m'a intéressé et me fascine dans ces deux histoires, c'est « le passage à l'acte », c'est explorer le cheminement intérieur de personnages, les ressorts intimes qui conduisent à des agissements extrêmes.

Vous avez confirmé le talent de Sylvie Testud dans « Les Blessures Assassines ». Vous donnez son premier grand rôle à Céline Sallette. Comment l'avez-vous choisie ? Comment avez-vous travaillé avec elle ?

Comme je travaille assez lentement et que mes projets sont toujours très difficiles à « monter » en production, le temps me rend parfois de grands services : par exemple l'impression de progresser dans la définition d'un personnage à tel point qu'un jour un comédien vu à l'écran ou rencontré s'impose à moi. Pour Céline Sallette c'est vraiment ce qui s'est passé. Je l'ai vue pour la première fois sur Canal +, dans la mini-série de Raoul Peck sur l'ENA, « L'école du Pouvoir » et j'ai dès le lendemain appelé ma fille, Juliette, directrice de casting, pour savoir qui était cette jeune comédienne dont la présence, la force intérieure m'avaient impressionné. Puis j'ai rencontré Céline... A partir de là, nous avons partagé nos vertiges et sommes allés ensemble « chercher » Sœur Luce, servis et entourés par une magnifique équipe.

Eric Caravaca donne au personnage de Martial, qui pourrait ne pas paraître très sympathique, toute sa complexité et sa confusion. Comment l'a-t-il abordé ?

Je suis très reconnaissant à Eric d'avoir accepté ce rôle complexe. Il a su dépasser le chromo du prêtre tourmenté, affronter les contradictions et les impasses dans lesquelles le scénario le pousse. Eric s'est révélé armé, spirituellement, humainement, pour surmonter ces difficultés et apporter au personnage force et complexité.

C'est le troisième film, après « Champ d'Honneur » et « La Petite Chartreuse », pour lequel vous faites appel au compositeur Michel Portal. Comment a-t-il abordé ce film ?

Michel Portal a souhaité travailler à partir de l'image en tout début de montage. Notre recherche s'est d'abord nourrie d'un voyage musical, très libre, de Rossini à John Adams, de Vivaldi à Barber, à l'écoute de climats, d'harmonies. Entre profane et sacré, l'exercice n'était pas facile. Assez vite, le choix instrumental s'est porté sur une clarinette basse, un violoncelle, un piano jouant souvent de courtes mélodies ascendantes qui se croisent, se cherchent et ne se rencontrent pas toujours. Comme des chants qui pourraient s'interroger mutuellement mais sans résolution harmonique, une façon de traduire l'élévation, l'absolu, un timbre qui parfois peut monter dans l'extrême aigu, vers le ciel avant de redescendre ici-bas. A nouveau, Michel m'a subjugué par son talent et son immense culture musicale.

Vous êtes un cinéaste rare. On sent que chaque film est un investissement total. Vous ne tournez guère que tous les cinq ans. « Ici-bas » est-il un film à part dans votre filmographie ?

Non, « Ici-Bas » s'inscrit vraiment dans mon parcours, peut-être atypique, mais normal de cinéaste. Je fais peu de films pour différentes raisons : je suis arrivé dans ce milieu et ce métier sans en avoir vraiment l'ambition, j'exerçais un autre métier (j'étais douanier !). Beaucoup de choses m'intéressent autres que le cinéma, je ne vis pas à Paris, le temps passe trop vite et je ne me suis jamais imaginé « enchaîner » des films. J'aime l'intensité mais pas en continu, j'aime écrire même si je souffre et si cet exercice constitue pour moi l'épreuve suprême. Heureusement, j'ai rencontré en Richard Boidin un scénariste idéal. Je ne peux terminer sans remercier tous mes vrais collaborateurs de création, qui ont donné à ce film le meilleur d'eux-mêmes.

F I L M O G R A P H I E

1981 HISTOIRE D'ADRIEN

Semaine de la Critique Festival de Cannes

Caméra d'Or

1983 LA PALOMBIERE

« Perspectives du Cinéma Français » - Festival de Cannes

Sundance Institute de Robert Redford

1987 CHAMP D'HONNEUR

Sélection Officielle, en compétition, Festival de Cannes

Prix spécial du Jury, Festival du Film Français de Florence

César de la Meilleure Musique de Film

Grand Prix du Festival International du Film de la Jeunesse

1992 LES YEUX DE CECILE

Téléfilm. Coproduction Arte/FR3

2000 LES BLESSURES ASSASSINES

Avec Sylvie Testud, Julie-Marie Parmentier

Nominations aux César : meilleur film, meilleur réalisateur,

meilleur espoir féminin

César du meilleur espoir féminin pour Sylvie Testud

2001/2002 Ecriture de CATHARES

2005 LA PETITE CHARTREUSE

Adaptation du roman de Pierre Péju, Livre Inter 2004

Avec Olivier Gourmet, Marie-Josée Croze

Sélection Officielle Festival de San Francisco 2005

2011 ICI-BAS

Avec Céline Sallette, Eric Caravaca

L E S A C T E U R S

ENTRETIEN AVEC C É L I N E S A L L E T T E

Vous incarnez Sœur Luce, qui se nommait Sœur Philomène dans l'histoire vraie que raconte le film. Qu'est-ce que cela change pour une actrice d'interpréter un personnage qui a réellement existé ?

Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. Le premier film où j'ai eu un rôle important était « Meurtrières » de Patrick Grandperret qui s'inspirait d'un fait divers. Ce n'était pas tout à fait la même chose que pour « Ici-bas », parce qu'il y avait eu des rapports de police, le réel était donc plus prégnant. Mais chaque fois qu'on fait un travail d'acteur, on incarne un être humain et le fait de savoir que mon personnage avait existé a accru ce processus, indiqué l'endroit vers lequel il me fallait aller.

Vous avez fait des recherches sur cette Sœur Philomène ?

Jean-Pierre Denis me l'avait déconseillé. De toute façon, on sait peu de choses sur elle. Il y a eu un livre, mais Jean-Pierre ne tenait pas à ce que je le lise. J'ai préféré travailler sur la foi, l'amour... la foi surtout, un chemin qui ne m'est pas étranger. On a tous un rapport au sacré qui nous vient de l'enfance,

cet âge où on joue à être quelqu'un. Le travail de l'acteur est d'aller retrouver l'origine, l'enfant capable d'être potentiellement tout. Moi en tous cas, c'est ça qui m'intéresse ! C'est la quête de l'enfance, la quête du moment où on croit. Quand j'étais petite, je jouais du piano, un nuage passait devant le soleil et je me disais que c'était le signe que je jouais moins bien... L'enfance est habitée par des choses qui sont de l'ordre du surnaturel. Le métier d'acteur est un métier de croyant.

Comment définissez-vous votre personnage ?

Sœur Luce est quelqu'un de très entier. Qu'elle aime Dieu ou un homme, elle ne fait pas les choses à moitié ! Quand on écoute les sœurs religieuses, elles disent combien leur choix de dédier leur vie à Dieu est radical. J'avais lu le livre de Thérèse de Lisieux, et je m'étais complètement identifiée à elle. Dans la quête de Dieu, il y a une forme de narcissisme absolu. Thérèse ambitionnait déjà d'être une sainte, elle voulait s'engager très tôt dans les ordres, elle parle de sa volonté d'épanouissement, d'expression de soi, comme je pourrais parler de mon métier d'actrice. C'est en quelque sorte son art, elle y consacre sa vie ! Du coup, elle a fini par devenir sainte, elle y est arrivée ! Dans l'engagement de Sœur Luce, il y a quelque chose de cette conviction-là. Sœur Luce finit par découvrir que son amour pour Martial est à sens unique, mais il est presque autosuffisant, elle y croit, elle veut vivre cette histoire et cet absolu va rencontrer la contradiction, l'impossibilité et conduire à la honte, la perte, la mort.

Comment vous êtes-vous approprié le personnage ?

La veille du premier jour de tournage, j'avais tellement peur que j'ai prié ! Je me suis adressée à Dieu. Ce métier se travaille comme un artisanat, mais il y a la grâce de l'instant, c'est là que c'est magnifique. L'acteur est bon quand il lâche prise, quand il a plongé dans l'inconscient et quand ça lui échappe, parce que cela doit rester du présent, du vivant, un accident ou un miracle. J'ai fait le Conservatoire, appris à être ridicule, à me rater, à chercher l'émotion exacte, mais, peut-être par manque d'expérience, je n'ai pas toujours la certitude de pouvoir sauter dans le vide sans risque. La différence est parfois infime entre le médiocre et le sublime. Quand j'arrive à quelque chose de bien, c'est toujours de l'ordre du miracle. Je ne sais jamais si je pourrai le refaire.

Quelles indications de Jean-Pierre Denis vous ont été précieuses ?

Jean-Pierre a été très bienveillant. Il était toujours très précis et très exigeant. Sur le film, j'avais une tendance à fragiliser le personnage. Il me disait souvent : « Sœur Luce est plus forte que ça ! La force est son trait principal ! ».

La force, et une certaine dignité ?

Je dirais plutôt l'orgueil. C'est un caractère très égotique, l'histoire d'un narcissisme blessé. Elle pense d'abord qu'il n'y a pas de limite à son désir... On n'est pas dans la folie (Jean-Pierre ne le voulait pas), mais tout près, dans une forme d'excès.

Comment Sœur Luce bascule t-elle de l'amour de Dieu à l'amour d'un homme ?

C'est le même amour, sauf que l'amour de l'homme est plus dangereux. Je pense que lorsqu'on passe d'un amour à un autre (ce qui m'est déjà arrivé), le nouvel amour remplace un vide qu'on croyait toujours existant. On redevient amoureux alors que, sans le savoir, on ne l'était plus trop. Au début chez Sœur Luce, cela se confond, elle croit avoir vu Dieu dans cet homme, et puis elle décide de quitter Dieu parce qu'au fond, elle l'avait déjà quitté...

Avec l'homme surgit tout de même le désir...

Le désir n'est pas absent chez les religieuses. Elles le transcendent. Désir et absolu. Elles ont toutes le même habit monacal, elles se voient elles-mêmes à tous les âges, de la jeunesse à la vieillesse. Voir leurs sœurs les renvoie à leur propre vie immuable. Dans « Ici-bas », il y a une part de fantasme dans l'amour que Sœur Luce projette sur cet homme. Elle cherche un réel qui lui échappe et elle découvre que son fantasme ne correspond pas à la réalité. Or, pour elle, cela ne peut pas exister autrement que comme dans son fantasme. Dans le rapport à Dieu, c'est plus facile de ce point de vue...

Comment avez-vous appréhendé ce monde monacal ?

J'ai passé trois jours à la trappe d'Echourgnac, dans le Périgord, une abbaye cistercienne. Une

retraite avec coucher très tôt, à 21 heures, et lever très matinal, à 4 heures ! Cela m'a impressionnée. C'est une remise en contact avec soi. Le premier jour, je suis allée voir les sœurs prier et chanter. J'ai cru qu'elles chantaient « Exauce-nous, Sauve des hommes ! », et je me suis mise à pleurer... En fait, elles disaient « Exauce-nous, Sauveur des hommes ! ». J'ai trouvé ça bouleversant ! C'est une expérience qui permet de se reconnecter avec ses émotions. Voir ces femmes magnifiques, ça met la barre haut !

Comment définiriez-vous le personnage de Martial ?

C'est quelqu'un qui s'est engagé dans la religion avec le même idéalisme que celui avec lequel il s'est engagé dans la Résistance. Chaque fois, il cherche à se mettre au service des hommes, à faire preuve d'humanité. L'époque, les événements historiques, l'ont poussé à un constat. Il a compris qu'il y avait deux façons d'appréhender la religion, d'honorer Jésus : de façon vivante ou de façon morbide. Lui se détermine, il préfère aller vers la vie, vers l'humain, et il se fait rattraper par l'imperfection de l'humain, les compromis, la faiblesse, ses tentations... Quitter la religion pour s'engager dans la résistance, c'est cohérent, c'est la même ligne de conduite. Tel que je l'imagine, Martial a une vision vivante de Jésus, dans une religion parfois morte...

Martial est face à un dilemme : poursuivre son idéal dans la lutte aux côtés des résistants met en péril le « Tu ne tueras point » de l'Évangile.

L'époque accumule les dilemmes. Parmi ceux-ci, le choix de défroquer. A l'époque, pour Martial, ce ne devait pas être évident. Il est dans un tourment

permanent, vis à vis de ses supérieurs, vis à vis du comportement ambigu du pouvoir religieux pendant la Seconde Guerre mondiale. Martial se met en danger de bafouer ce commandement sacré, mais il reste intègre, dans sa logique humaine. Il a une ligne. Il ne tue pas la conscience tranquille...

Autre dilemme : son rapport aux femmes, à la chair...

C'est un sujet tabou, on imagine aisément ce tourment comme une récurrence de la vie de prêtrise. Et dans le cas de Martial, il faut remettre l'histoire dans son contexte. La guerre fait naître des pulsions troublantes. La mort rôde, mais aussi une énergie... Une pulsion de vie. Les barrières tombent, on est obligé d'aller vite...

Qu'est-ce qui le lie à Sœur Luce ?

Qu'est-ce qui nous lie à nos amis, nos amours, aux gens qu'on aime ? Une forme de reconnaissance. On croise des gens, et on se dit « Tiens, il fait partie de moi ! ». Avec Sœur Luce c'est ce qui se passe. Au début, il y a une reconnaissance d'âme, qui passe par le silence. Elle l'a aidé à revenir à la vie... Oui, ça vient comme ça, puis ça se transforme... Il cède à son désir à un moment où il est en faiblesse, il vient d'aider à tuer quelqu'un, il a besoin de réconfort... C'est la guerre qui veut ça, ces mouvements rapides, la panique, un besoin d'affection énorme... Après, il est dans une tourmente, il a quitté l'Église, c'est un homme affaibli, c'est un électron libre. Il ne sait pas où il va, mais il sait ce qu'il ne veut pas, il refuse

l'hypocrisie des gens qui ne veulent pas voir, et il se détermine par son refus. Il a fait le choix d'un autre engagement. Sœur Luce représente l'institution qu'il vient de quitter. Le parcours de Martial ne regarde que lui, il n'a pas envie d'entraîner quelqu'un d'autre dans sa tourmente.

Comment expliquez-vous la brutalité de leur étreinte ?

Par l'inexpérience. Ni l'un ni l'autre ne savent comment s'y prendre ! Replacez l'acte dans le contexte : pour le clergé, c'est un traître. Le champ de bataille est réduit au corps. Il y a eu cette reconnaissance, il ressent quelque chose pour elle... Après, l'acte physique est ce qu'il est ! Pour un prêtre comme pour toute autre personne, on sait bien que l'acte physique n'est jamais forcément à la hauteur des sentiments. La première fois, cela ne se passe pas toujours bien. Cet acte arrive comme une manifestation de mal être, d'énergie mal canalisée. Elle aussi, elle est dans cette demande là, elle est en train de changer de vocation, et c'est déterminant, elle est dans le don. Lui, il ne promet rien. On ne peut pas aller contre la folie de quelqu'un ! Sœur Luce a une manière très solitaire, pour ne pas dire égoïste, de gérer sa passion pour Martial.

En quoi le film vous émeut-il ?

J'aime le parcours humain de ces deux personnages, le regard de Jean-Pierre Denis qui ne prend pas parti, qui ne juge pas. Je suis ému de voir un cinéaste metteur en scène arriver à faire un film

qui lui ressemble. J'ai eu l'impression de participer à quelque chose d'essentiel pour lui. Pourquoi tenait-il tant à ce film ? C'est son secret. Une partie de la réponse est dans la région où cela se passe, ce Périgord rugueux, terrien, et tous ces personnages faussement secondaires... On sent que c'est « sa » région, que tous ces gens sont vrais, qu'il n'y a pas de mensonge...

Quel rapport personnel avez-vous avec ce personnage ?

Un rôle ne vous arrive pas toujours par hasard. Ce personnage de prêtre n'était pas si loin de moi, j'en ai fréquentés, bien que mes parents ne soient pas pratiquants. Mon frère aîné a fait quelques années de séminaire. Moi-même, je suis assez mystique même si je ne suis plus du tout croyant. Il m'est arrivé de faire des séminaires, des pèlerinages, à Assise, à Rome. De rester silencieux pendant des semaines de retraite dans l'Hérault, à Notre Dame de Tredos. Ce personnage, je le côtoyais déjà...

LE FAIT HISTORIQUE

Périgord 1943.

Les membres d'un réseau de résistance interceptent une lettre de dénonciation fournissant des renseignements sur un groupe de maquisards, dans laquelle plusieurs personnes sont dénoncées pour leurs activités clandestines.

Dans les semaines qui suivent, les résistants découvrent l'identité du délateur, une religieuse nommée Sœur Philomène, et organisent son arrestation.

Durant l'interrogatoire, la sœur reconnaît être l'auteur de la dénonciation, finit par en avouer les causes, sa liaison avec un aumônier du maquis qui l'aurait trompée et délaissée.

Dans ses déclarations, Sœur Philomène assume les conséquences de son acte et, fermée sur elle-même, dit « mériter la mort ».

Les résistants, afin d'éviter un jugement qui inévitablement la condamnerait, proposent à la religieuse, en relation avec l'évêché, une solution de compromis.

Sœur Philomène rejette toutes les propositions qui lui sont faites. Elle est jugée, condamnée et exécutée par le maquis le 16 février 1944.

Quelques jours après l'exécution, le moulin dans lequel la religieuse avait été détenue fut encerclé par une troupe de soldats allemands et de miliciens qui exécutèrent sur place trente-cinq jeunes maquisards.

Le 27 février 1944, sur les ondes de Radio Paris, Philippe Henriot, dans un discours haineux, dénonçait la barbarie des résistants, des « communistes » qui ont massacré la Sainte.

L I S T E A R T I S T I Q U E

<i>SŒUR LUCE</i>	Céline SALLETTE
<i>MARTIAL</i>	Eric CARAVACA
<i>VICTOR</i>	François LORQUET
<i>MÈRE SUPÉRIEURE</i>	Maud RAYER
<i>SŒUR CAMILLE</i>	Adeline d'HERMY
<i>ÉVÊQUE</i>	Jacques SPIESSER
<i>ADRIENNE</i>	Nelly ANTIGNAC
<i>PÈRE SIMON</i>	Yves BENEYTON
<i>CHIRURGIEN</i>	Aladin REIBEL
<i>PÈRE GEORGES</i>	Jean-Pierre BAGOT
<i>ETIENNE</i>	Oscar COPP
<i>GILBERT</i>	Patrick AUTHIER
<i>LE ROUQUIN</i>	Pierre TISSOT

L I S T E T E C H N I Q U E

RÉALISATION Jean-Pierre DENIS

SCÉNARIO Jean-Pierre DENIS
Yvon ROUVE
Richard BOIDIN

PRODUCTEURS ARAPROD
Marie-Claude ARBAUDIE
Gorune APRIKIAN

DIRECTEUR DE PRODUCTION Laurent CAVALIER

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR Yves DE CHALONGE

IMAGE Claude GARNIER

INGÉNIEUR DU SON Ludovic HENAULT

MONTAGE SON SHORTY

MIXAGE Christian FONTAINE

MUSIQUE ORIGINALE Michel PORTAL

COSTUMES Thierry DELETTRE

DÉCORS François CHAUVAUD

MONTAGE Laurence BADEWIN

CASTING Juliette DENIS

SCRIPTÉ Pilar BILLIET

EN COPRODUCTION AVEC

FRANCE 3 CINÉMA

AVEC LA PARTICIPATION DU

CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

AVEC LE SOUTIEN DE

LA RÉGION AQUITAINE - LE CONSEIL GÉNÉRAL DE LA DORDOGNE

LA PROCIREP - L'ANGOJA-AGICOA

EN COLLABORATION AVEC

L'AGENCE ECLA / COMMISSION DU FILM AQUITAINE

CINÉPASSION EN PÉRIGORD / COMMISSION DU FILM DORDOGNE

AVEC LA PARTICIPATION DE

CANAL+ - CINÉ+ - FRANCE TÉLÉVISIONS

PYRAMIDE
DISTRIBUTION